

# 1

Nous roulions en direction du *Kladaradatch*, où mon frère Lucas avait rendez-vous avec notre père à vingt-trois heures trente. Il était vingt-trois heures trente. Je le déposai pour lui éviter l'habituelle rengaine à propos de son retard, ses défauts, ses faiblesses.

Je ralentis le long du trottoir, la pluie tombait dru, les parasols ouverts dégoulinèrent et les visages étaient souriants. Nous étions samedi, soirée Salsa et rhum coca, la *Cubamania* battait son plein malgré le temps que nous subissions depuis le début du mois de juillet à Bruxelles. Notre père avait fait plusieurs enfants à trois femmes différentes. Lucas, Arthur et moi étions de la première nichée et j'étais l'aînée. Il avait la dent dure avec les garçons, il entretenait une sorte de rivalité qui le menait toujours à les traiter comme des ennemis et non pas comme des fils.

Lucas partit en courant. Je fis demi-tour sur le boulevard, place de Brouckère, les salles de cinéma se vidaient. A la terrasse du Métropole, les garçons s'inclinaient sous les filaments rouges qui chauffaient les genoux des grands-mères indignes. Je roulai vers chez moi. J'adorais l'idée de revivre

en ville à proximité de tout. Après bien des hésitations, j'avais quitté la campagne pour m'installer dans un cent mètres carrés, à Schaerbeek.

J'avais un jardin, un poirier, une haie de troène, dont je respirais l'odeur des fleurs en juin. Ma rue était bordée de platanes, où s'exclamaient des corneilles. Le roucoulement des pigeons et des tourterelles me paraissait plus émouvant depuis qu'il répondait à la respiration du train de cinq heures quarante-cinq. Je me réjouissais d'être là.

Sortie d'un mariage qui avait duré neuf ans, le célibat me séduisait J'avais appris à vivre ma solitude avec gourmandise. Les week-ends sans projet, où l'ennui s'étendait comme une plage déserte me plaisaient tout particulièrement. Les soupirs d'aise de ma chienne pendant que je travaillais devant l'ordinateur le dimanche après-midi me ravissaient. J'étais devenue égocentrique comme peut l'être un homme, regardant avec suspicion mon téléphone mobile quand il sonnait, ne répondant pas à la porte, ne souhaitant faire aucun effort.

J'en étais là après quelques aventures que j'avais vécues avec bonne volonté.

Le premier homme que j'avais accosté après un an de célibat s'appelait Antoni, un financier italo-américain. Nous nous étions rencontrés à la salle

de musculation. Tout en pédalant, il me souriait avec confiance.

Il avait une belle bouche, des dents blanches soignées, des gencives saines. Pour le reste, il était plutôt anodin, le crâne large, plat et chauve, les cheveux gris coupés courts autour de ses oreilles bronzées, des yeux de myope agrandis par les lunettes. Il parlait de tout avec intelligence et légèreté. En quittant la salle après nos séances, nous marchions jusqu'à nos voitures en parlant de nos projets pour le week-end. J'étais une marcheuse, je l'attirai dans la forêt de Soignes.

Rendez-vous fut pris pour le samedi suivant à quinze heures, nous nous retrouvâmes devant chez lui, sa femme l'accompagna jusqu'à ma voiture. Elle n'avait aucun sex-appeal. Il me présenta comme une amie, certainement incapable de lui causer le moindre tort. Nous partîmes après lui avoir fait un bout de conversation. En short et bottines de randonnée, il portait un petit sac à dos, un *one day* qui contenait, je le sus plus tard, une pomme et une bouteille d'eau.

J'étais en jeans, j'avais des chewing-gum dans la poche de mon blouson et le sentiment d'accompagner un vieux chef scout au départ d'un camp de louveteaux.

Il était très bavard, parlait haut, riait souvent de ses feintes, n'attendait pas de réponse. L'écouter ne me demandait aucun effort. Son rire ressemblait à celui de Garcymore.

- Je suis content de marcher avec une wallonne, me dit-il sans malice.
- Je suis bruxelloise.
- Quelle différence ? Puisque tu parles français...
- Comment, quelle différence... Les wallons vivent dans une région sinistrée, ils boivent, ne travaillent pas, ne s'intéressent à rien...
- Ce sont des Indiens !, s'exclama-t-il en riant bruyamment.

Je ris aussi, je ne lui dis pas que j'étais une lectrice acharnée des livres qui traitaient des Indiens d'Amérique, sur lesquels je versais dans mon lit des larmes sincères, avant d'éteindre la lumière.

Nous marchions vite et serrés l'un contre l'autre comme des amis très proches, je sentais son bras contre mon sein, nous aurions pu être amants, c'était ce que je voulais, je pensais qu'avoir une relation sexuelle me plairait.

Je le reconduisis après trois heures de marche rapide sur des chemins tellement identiques que je nous soupçonnai d'avoir tourné en rond.

Il me regarda m'éloigner dans ma Renault jusqu'au bout de la drève. Je rentrai chez moi, retrouvai ma maison, allumai un feu et regardai, pour la troisième fois, "*Every one says I love you*". J'aimais Woody Allen, je rêvais d'aller à New York pour me jeter à ses genoux. J'adorais sa façon de démystifier, de transformer toutes les histoires de couples en comédies douces amères.

Antoni voyageait beaucoup, à Milan, à Genève. Parfois, il me téléphonait, nous parlions à mi-voix, comme si quelque chose existait entre nous. Quand il interrompait notre flirt verbal et sans risque pour répondre en italien à quelqu'un dans son bureau, je l'imaginai en costume, jonglant avec les millions. L'entendre parler me faisait un effet aphrodisiaque, comparable à ce que ressent Jamie Lee Curtis dans "*Un poisson nommé Wanda*", quand son amant parle italien.

Nous nous rencontrions chaque fois qu'il était en Belgique. Le vingt et un juin, nous marchions sous une habituelle pluie fine et grise et je lui répétais une fois de plus que nous pouvions avoir une *love affaire* sans que cela gêne qui que ce soit. Quand il s'arrêta, il me demanda de venir près de lui. Il me prit par la taille : "Laisse-toi aller", ajouta-t-il. Je consentis à m'appuyer contre sa hanche.

Sans me prévenir, comme si nous dansions un rock voltige en salle de cours de perfectionnement, il me fit faire un tour complet. La tête en bas, je vis ses chaussettes de randonnée de près, quand j'atterris sur mes jambes, j'étais ébouriffée et séduite.

Nous reprîmes notre marche enlacés comme si cette culbute avait scellé notre intimité. Cinquante mètres plus loin, il m'attira hors du sentier, derrière un buisson mouillé, il s'assit par terre, le dos contre un arbre et descendit la fermeture éclair de sa braguette. J'étais à genoux, entre ses jambes, elles étaient fortes et couvertes de poils courts et bouclés, soyeuses et sombres jusqu'au bas-ventre, son sexe était court, d'une couleur agréable, avec un gland circoncis légèrement plus foncé, il m'attira contre lui. J'avais les yeux sur le chemin et je vis dans le lointain un couple qui approchait.

Nous avons recommencé à marcher bien avant que le couple ne nous rejoigne. J'avais gardé de cet épisode un souvenir attendri.

Antoni m'avait dit en guise de compliment, je suppose : "Je n'ai pas pensé à la Bourse pendant tout ce temps".

## 2

A Bruxelles, j'avais une amie proche, Françoise, nous travaillions ensemble depuis plusieurs années. Elle formait les demandeurs d'emploi que je lui envoyais après entretien de motivation et validation des pré-requis. C'était une petite femme séduisante qui assumait bien la cinquantaine. Elle avait un corps joliment galbé, des mains délicates et des yeux moqueurs. Si je la regardais comme un mec, elle passait les épreuves sans difficulté.

Nous nous étions rencontrées lors des réunions organisées par Bruxelles Formation et nous étions devenues intimes immédiatement. En la reconduisant chez elle, garées devant sa porte, nous restions à parler de nos expériences de l'amour, de notre vie et de nos hommes, comme on parle du temps qu'il fait. Ils avaient le même prénom : Gilles. Capables du pire et du meilleur. Esprit et virilité déclarée, arrogance, folie, démesure, soif de séduire. Difficile à remplacer quand nous les comparions aux hommes que nous fréquentions au quotidien. Au début d'un cours ou au hasard d'une réunion, nous communiquions à mi-voix, à mi-mots plutôt. A l'abri des oreilles indiscretes, sur le plateau où arrivaient les participantes et les

participants, ou dans la cuisine tandis que nous préparions des thermos de café pour nos visiteurs.

Je la vis en sortant de l'ascenseur, elle cherchait un classeur dans l'armoire du hall de réception. Elle portait un gilet moutarde sur une jupe et des collants bleu roi, des escarpins laqués de la même couleur que son pull. Son pendentif et sa montre rappelaient le ton de la jupe. Contrairement à ce que préconisait Cristina Cordula dans *“Les Reines du shopping”*, je la trouvais très stylée. Parfois ça m'énervait, mais elle se mettait en mouvement et mon agacement disparaissait.

J'enfilais généralement un jeans et un chemisier sur des boots en cuir noir et elle m'épargnait ses critiques car nous n'étions pas en rivalité. La proximité nous épargnant les formules d'entrée en matière habituelles, je me glissai dans l'entrebaillement des portes de l'armoire, je l'embrassai et lui chuchotai :

- J'ai marché avec Antoni cet après-midi.
- Et alors ?
- Nous avons fait un pas vers l'adultère.
- Raconte...
- Rien de grave, une fellation sur le bord du chemin.

- Et ?
- Je ne sais pas, je ne me sens pas concernée en fait... C'était trop drôle, je ne me connaissais pas ce côté boy-scout.
- Bien, très bien, sinon quoi ? Tu espérais quoi ? L'attacher à un arbre et l'oublier...
- Tu as raison.
- Qu'est ce que tu lui donnes comme note ?
- Difficile à dire, il était inactif à part la cabriole en marchant, esthétiquement, je dirais sept sur dix car il manquait de grandeur.
- De grandeur... Tu es vorace !

Elle se mit à rire en levant les yeux au ciel. Elle referma l'armoire et ajouta en partant :

- Quand même...

Je rêvais de Gilles, pourtant les hommes ne m'étaient pas comptés. Je travaillais dans un bureau d'aide à l'emploi de la ville de Bruxelles, les hommes y défilaient toute la journée, des électriciens, des informaticiens, des dessinateurs, des comptables, de toutes les couleurs, de toutes les tailles, de tous les âges, des timides, des désagréables, des beaux, des laids, des qui sentaient

bon et d'autres pour lesquels on ouvrait grand la fenêtre après leur départ.

Nous avons l'habitude de faire nos commentaires sur ceux qui nous paraissent comestibles, mes collègues me prenant souvent à témoin, sachant que j'étais téméraire et que je faisais volontiers le récit de mes expériences. Cependant, j'évitais de rencontrer les hommes qui me connaissaient dans le travail, depuis ce dessinateur d'études tunisien, chef de projet, à la recherche d'un assistant. Il m'invita dans leurs bureaux, me fit visiter les locaux et, ensuite, il m'emmena prendre un café au bistrot du coin. Notre échange, les yeux dans les yeux, porta principalement sur la nourriture, les légumes, les épices. J'étais frappée par sa beauté ! Son visage, ses yeux, sa peau, l'éclat de son sourire me touchaient par leur perfection.

Il m'offrit un livre de recettes tunisiennes puis m'invita à un couscous, place Jourdan. J'acceptai. Le soir dit, j'étais consternée. Il était trop petit, trop parfumé, il attendait trop de moi. Je n'avais pensé à rien d'autre qu'au plaisir d'être draguée et il ne me restait que le désir de fuir. Après dîner, il m'embrassa sur la place, entre deux voitures, comme un jeune chien qui tente de japper, de mordre et de respirer en même temps.

Nous avions la même taille et je dus admettre que c'était agréable d'avoir un corps d'homme serré contre soi. Agréable mais ni enivrant ni troublant. J'avais cet homme entre les bras comme un paquet cadeau embarrassant dont je savais d'avance qu'il ne me servirait pas.

Il entra dans ma voiture et me fouilla avec fermeté et maladresse, je le laissai faire en caressant sa nuque, contact étrange, différent, ses cheveux coupés très courts étaient rêches et crépus sous ma main.

Je fus ravie d'apprendre qu'une femme l'attendait quelque part. Je lui rétorquai que je vivais à la campagne à cinquante kilomètres de là. Nous rentrâmes donc chacun chez soi. Je perdis un client. Je me promis de ne pas recommencer.